

Intervention faite en 1989 auprès d'un groupe de psychanalystes lors d'un séminaire d'été à Avignon

Propos sur la temporalité du souvenir

Kéramat Movallali

«La façon dont, écrit Freud, nos patients présentent ce qui leur vient à l'esprit [*die Art, wie unsere Patienten ihre Einfälle.. vorbringen*] pendant le travail analytique nous donne l'occasion de faire quelques observations intéressantes»¹. L'expression 'venir à l'esprit' ne recouvre pas exactement ce qui devrait s'entendre dans *Einfälle*. « Dans cette seule phrase, commentent P. Thèves et B.This, nous voyons déjà que quelque chose se donne à lire qui n'est pas dans le texte de Freud. *Einfälle*, poursuivent les traducteurs, pour ne prendre que ce mot, c'est 'ce qui tombe dans' (*fallen*, tomber), ce qui s'écroule, ce qui fait irruption, incidence »². Les traducteurs proposent le recours au terme 'incidence', figure de parole désignant l'irruption d'une phrase dans le cours d'un récit. Aussi usent-ils du 'concept d'idée incidente'³ pour rendre compte d'*Einfäll*, terme clé employé par Freud concernant ces associations et souvenirs qui font irruption dans la parole du patient et qui révèlent sa pensée latente.

Comme nous le constatons, la langue allemande confère au souvenir le caractère de chute. Il y a lieu de s'arrêter devant une telle tournure langagière appelant interrogation. Est-ce un hasard si l'allemand, comme bien d'autres langues⁴, assigne au souvenir ce caractère d'irruption? cette question met en exergue - et nous verrons comment - l'intime rapport entre la parole et le

¹ S, Freud, *La dénégation*, trad. fr., P,Thèves et B,This, le Coq Héron, 1982, p.10, c'est nous qui soulignons.

² *Op.cit.*, p.24

³ *ibid.*, p. 27.

⁴ La langue persane, tout comme l'allemand, emploie le verbe tomber (*oftâdan*) pour désigner ce qui effleure l'esprit, y fait irruption et donne lieu au souvenir. Le portugais *caber* (échoir, incomber) s'apparente au *acaso* (hasard, du latin *a casu*, dérivé de *cadere* = tomber), lequel fait écho pour nous à l'allemand *Zufall* (dérivé de *Fallen*, tomber) qui signifie hasard. Dans la langue arabe, le verbe employé pour désigner le sens de "passer" [à l'esprit] est *khatara* (d'où *khatra*=instant, moment, hasard, *khater*=pensée, mémoires, souvenir et *khattar*=pendule) qui semble avoir la même empreinte que le latin *cadere* (tomber). Le *quadara* arabe (pouvoir, mesure, part, destin) semble être dans une plus grande proximité phonétique et sémantique par rapport au latin *cadere*. Une étude plus approfondie devrait interroger l'intime rapport entre mesure, destin et temps, contenu dans ce terme arabe qui donne à penser le temps à partir de la dimension destinatrice de l'homme.

souvenir.

Dans *Traumdeutung*, le souvenir est d'emblée pensé dans son rapport intrinsèque avec ce que Freud appelle *la pensée du rêve*, laquelle ne se déploie que dans la demeure qu'est la parole. Qu'en est-il du rapport du Verbe (*Logos*) avec le souvenir ? La parole, en tant que *Logos*, est-elle une vacillation incidente tout comme le souvenir ? Proviend-elle de l'incidence de l'être de la chose ? Interrogeons d'abord l'affinité du mot et du monde afin de saisir leur mode d'appartenance mutuelle.

C'est en laissant la chose en retrait que le mot l'emmène au monde. il disjoint la chose et le monde pour s'instituer en tant que 'différence unificatrice'. Le mot appelle la chose sous le même mode que 'le dé-poser de l'inconscient'⁵, i.e. sous le mode de ce qui se donne en se retirant. Le *dé-poser* est conforme à la vérité au sens d'*Alétheia* (dé-voilement). Le mot est appel. Aussi, en tant qu'appel dé-posé, « mène-t-il à une proximité, dit Heidegger, la présence de ce qui auparavant n'était pas appelé. Mais, appelant à venir, l'appel a d'avance fait appel à ce qu'il appelle »⁶. Il en va de même pour les souvenirs qui proviennent du loin, d'un lointain familier leur conférant étrangeté. Ils sont "cor de chasse", disait Mallarmé.

Ce jeu familiarité/étrangeté nomme le *dé-poser* du souvenir/oubli où gît le refoulement qui n'est autre, dit Freud, que le retour du refoulé. Aussi le souvenir donne-t-il la chose, non pas en tant que donnée, mais en tant que donation, « un donner, affirme Heidegger, qui ne donne que sa donation, mais qui, se donnant ainsi, pourtant se retient et se soustrait »⁷. Le souvenir en tant que donation est abandon. L'abandon est ici à entendre au sens de ce qui se donne pour se mettre à l'abri du retrait, autrement dit au sens de *dé-poser*. L'abandon est ce qui se laisse *choir*, il est un 'legs', lequel « ne fait, précise Lacan, que trahir une erreur pédante du XVI^e siècle sur la racine d'un mot *lais* franchement issu de *laisser* »⁸.

Le souvenir en tant que présence '*de-posale*' est l'échéance dont le *dé-lai(s)* tient en souffrance l'advenue du legs en tant que relégué. Il est la tension entre le legs comme attente toujours différée de la dette à déléguer et son "terme d'échéance" qui régit son être en tant qu'attente. Etant en avance sur lui-même, il se maintient dans l'embuscade de la dette qui échoit et dans le souci de mener à terme l'échéance qui est son *relais relayant*. Son être a trait à l'incidence (*Einfall*).

⁵ Cf. notre article, *Questionner la dénégation*, in Littoral, n° 25, mars 1988. [On peut le consulter dans la même fenêtre sur le présent site que l'article ci-dessus.](#)

⁶ M. Heidegger, *La parole*, in *Acheminement vers la parole*, trad. fr., Gallimard, 1976, p.232.

⁷ M. Heidegger, *Temps et être*, in *Questions IV*, trad. franç., Gallimard, 1976, P.23.

⁸ Note explicative de Lacan dans sa traduction de *Logos* de Heidegger, in *Psychanalyse*, n°1, 1956.

C'est ainsi que le terme *incidence* voudrait nommer son être *échéant*. Mais si l'échéance a trait au legs du *Logos* et si cela appartient à l'être même de l'échéance d'attirer l'attention sur le caractère de chute qui est inhérent à sa connotation, nous ne verrons alors pas d'inconvénient à user de ce même terme afin de porter à la compréhension son caractère essentiellement d'irruption. Ainsi le mot *échéance* (du latin *ex* et *cadere* = tomber) conserverait-il à la fois le mode temporel spécifique du souvenir et sa connotation de chute et de tomber. 'L'idée échéante', en tant que qualification première de souvenir, évoque également l'heureuse expression de 'cas échéant'⁹.

L'échéance est l'embuscade du désir, « l'embuche, dit Heidegger, où quelque chose est relégué sous ce qui est allégué. On pourrait aussi s'arrêter ici à méditer sur le vieux mot qui disparaît, poursuit Heidegger, après Eschyle et Pindare : *αλεγω* (*α* copulativium), quelque chose m'incombe, cela m'occupe [*mir liegt etwas an*] »¹⁰. Dans cette dernière expression, Heidegger use du mot *Angliegen* (désir), lequel s'apparente au français "aligner" au sens de combat en duel. Le fil des souvenirs, ou l'association dite libre, n'aligne pas les pensées inconscientes au sens de les mettre les unes après les autres. Il est plutôt alignement, à savoir l'empoignade entre souvenir et oubli. Le souvenir ne s'oppose pas à l'oubli ; il se maintient à l'abri du voilement de ce dernier.

C'est grâce à l'oubli que le souvenir en tant qu' 'é-chéance' s'élit et se lit. « Le *Logos*, écrit Heidegger, est la récollection primordiale du choix fait au commencement dans le *lais* originel. *Ὁ λογος* est : le *lais* où se lit ce qui s'élit, et n'est que cela »¹¹. Ainsi le souvenir trouve-t-il refuge dans l'oubli afin d'être sauvegardé ; il y trouve repos. « Qui songerait à nier, poursuit Heidegger, que dans la langue des Grecs, *λέγειν* a dès l'origine le sens de discourir, de dire, de raconter ? seulement ce n'est pas moins tôt, mais de façon plus radicale encore qu'il s'emploie dans le sens qu'on met dans notre léguer homophone, avec ce que le legs implique quant à déposer et à reposer »¹².

Le souvenir, en tant qu'échéance et rapport 'dé-posal' à l'oubli, c'est ce qui donne lieu au mode de dévoilement elliptique du *Logos* ; et ce sous forme d'irruption dans la parole, c'est-à-dire de ce qui ne se dit et de ce qui se dit en tant qu'il ne le dit pas. La chute de la parole échéante est régie par l'attente, une attente qui est toujours reléguée dans la pose du legs qui se 'dé-pose'. Voilà l'ellipse de l'échéance toujours à nouveau différée dans la cadence (*cadere*) de la

⁹ L'expression 'cas échéant' peut être considérée comme une figure d'insistance, car le vocable 'cas' vient, lui-aussi, du latin *cadere*, tomber. 'Cas' se dit également en allemand *Fall* (de *fallen*, tomber).

¹⁰ M. Heidegger, *Logos*, trad. tr., J. Lacan, in *Psychanalyse*, n° 1, 1956.

¹¹ *Op.cit.*

¹² *Op.cit.*

parole de l'inconscient. Le souvenir est ainsi la cadence 'déposale', i.e. elliptique qui insiste en tant qu'échéance¹³.

§ *figure de sustentation ou phénomène de l'après coup*

Le mode 'échéant' du souvenir fut très tôt découvert par Freud. « Nous ne manquons jamais, écrit-il dans *l'Esquisse*, de découvrir qu'un souvenir refoulé ne s'est transformé qu'après coup en traumatisme »¹⁴. Dans le même article Freud s'efforce d'étudier, à partir d'un cas d'hystérie, le phénomène de l'après coup (*Nachträglichkeit*). Il s'agit d'une femme ayant développé une phobie à entrer seule dans les magasins. Le travail analytique oriente le cours des associations vers un souvenir lointain concernant une tentative de séduction qu'elle a subie de la part d'un épicier à l'âge de 8 ans. Il y a un autre souvenir remontant à l'âge de 13 ans, relatif à la crainte de moquerie de la part de deux commis. Ce dernier souvenir est consciemment mis en rapport avec la phobie. Ce n'est qu'après l'éveil du premier souvenir et la découverte de la signification sexuelle du deuxième que le symptôme disparaît. La question qui se pose alors est de savoir pourquoi ce souvenir est resté inopérant jusqu'à l'incident de la 13^{ème} année? C'est là qu'intervient le phénomène de l'après coup assignant la valeur sexuelle au souvenir récent et expliquant du même coup le traumatisme du premier.

Cette observation démontre que le concept de l'après coup apparaît très tôt dans les écrits analytiques de Freud. Le terme est souvent souligné et prend soit la forme adverbiale/adjective (*Nachträglich*), soit des formes substantivées (*Nachtrag* ou *Nachträglichkeit*). Suivant le contexte, Freud met le préfixe *nach* en italique afin de souligner son mode essentiellement temporel.

Freud n'a pourtant jamais fait de ce concept un principe précepte et il est rare qu'il s'engage dans une discussion détaillée le concernant. Ainsi l'exégèse de ce concept dans le cadre de l'évolution de la pensée analytique rencontre-t-elle un obstacle. De ce fait, les traducteurs sont amenés souvent à négliger son importance. Dès lors, ils n'en donnent pas toujours des équivalents uniformes afin de lui réserver le caractère d'un concept indépendant.

Lorsque Freud écrit, par exemple, à propos du cas Dora qu'elle « apporta

¹³ Il y a lieu ici de se demander ce qui insiste dans l'échéance des rêves de chute du corps propre, si fréquents au cours de l'existence de tout individu. Dans *Traumdeutung* Freud s'interroge sur leur provenance et signification tout en excluant l'explication suivant laquelle ils seraient dus aux sensations du corps pendant le sommeil (*Interprétation des rêves*, trad. fr., PUF, 1980, pp28-30, 179, 237, 337-9 et 501).

Nous serions en droit de nous interroger sur le rapport entre ces sensations dans le rêve et le signifiant de chute inhérent à la dimension sémantique de souvenir.

¹⁴ S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*, in *La naissance de la psychanalyse*, trad. fr., PUF, 1956, p.366.

encore le lendemain *einen Nachtrag zum Traume* », la traduction nous propose « un supplément au rêve »¹⁵. Ou « *Da fiel ihr des Nachtrag ein* » devient tout simplement « c'est alors que lui vint à l'esprit »¹⁶. Ou bien plus loin « *Nachtrag zum Traume* » se transforme en « dernier détail supplémentaire »¹⁷.

Le terme *Nachtrag* est composé de deux mots *nach* (après, suivant, à la suite de. . .) et *trag*, de *tragen* au sens de porter, soutenir. Les traducteurs français le rendent tantôt par 'après coup' au sens nominal ou adverbial et tantôt par l'adjectif 'différé', lequel, selon le contexte, vient pour qualifier une élaboration ou une fonction postérieure. Lacan précisait toujours que la traduction de *Nachtrag* en après coup affaiblissait le sens de ce terme¹⁸.

Le deuxième composant du terme, à savoir *trag* vient du verbe *tragen* que l'on rend habituellement par 'porter' ou 'soutenir'. Mais il est beaucoup plus proche de notre 'portance' en français. D'ailleurs l'allemand dit *tragend* pour signifier ce que l'on appelle "sustentateur" dont la forme nominale à savoir 'sustentation' est ce que les dictionnaires proposent comme synonyme de 'portance'.

Il serait légitime, dès lors, d'user du terme *sustentation* afin de rendre la nuance contenue dans le terme *Nachtrag*. D'autant plus qu'en tant que figure rhétorique, il retrouve son plein sens de ce qui a lieu dans *l'après coup* d'une action. C'est en effet dans ce sens que Fontanier l'emploie dans son manuel des formes rhétoriques du discours. « La sustentation, écrit-il, consiste à tenir longtemps le lecteur ou l'auditeur en suspens, et à le surprendre ensuite par quelque chose qu'il était loin d'attendre. Elle diffère, précise-t-il, de la suspension, figure de style, en ce qu'elle ne dépend pas, comme celle-ci, de la structure du discours, et qu'elle n'est pas non plus renfermée dans les limites d'une phrase ou d'une période »¹⁹. Nous constatons que la *sustentation* en tant que figure de pensée diffère de *suspens* ou d'*intrigue* par son mode spécifique d'attente. Elle est une action différée qui agit de façon imprévue et qui, de ce fait, connote le caractère de *chute* contenu dans le souvenir. Elle nous offre également la possibilité d'en faire dériver une forme adjectivale (sustentationnel) qui nous épargne la difficulté rencontrée dans le cas du terme 'après coup' dont la formation en adjectif nous oblige à avoir recours à d'autres mots tels que 'différé'.

¹⁵ S. Freud, *Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)*, in *Cinq psychanalyses*, trad. fr., PUE, 1985, p.53.

¹⁶ *Ibid.*, p.73.

¹⁷ *Ibid.*, p.75.

¹⁸ Cf. par exemple, *Ecrits*, p.256.

¹⁹ P. Fontanier, *Les figures du discours*, Champs Flammarion, 1977, p.417.

§ *L'appropriement échéant*

Le caractère d'irruption de sustentation souligne la structure *échéante* du legs du *Logos* telle que nous l'avons défini eu égard à la parole inconsciente.

La sustentation n'a pas une fonction fortuite; son échéance n'est pas aléatoire. Elle désigne ce qu'endure le sujet au fil de son histoire, à savoir ce qui ne demande qu'à se dévoiler en tant que retour du refoulé. L'homme le porte et il le supporte (*trägt*). Son attente différée est tributaire de sa structure destinatrice. L'après (*nach*) de la sustentation est destiné à ce selon quoi l'être humain est sans cesse relégué au legs échéant du *Logos*. Le *Nachtrag* est tour à tour un legs et un *codicille*. Sa 'postériorité' n'est pas un simple 'pas-encore', mais aussi un 'toujours-déjà' du passé se jetant constamment dans le présent en tant qu'*ayant-été* (*Gewesenheit*). C'est ainsi que le 'lègue échéant' n'a pas un caractère linéaire. Dès le début, il ne prend son sens qu'en fonction de la dimension d'attente qui lui est inhérente. Il est régi d'emblée suivant sa destination. Le préfixe *nach* dans le terme freudien *Nachtrag* ne suggère évidemment pas un 'après' qui soit tout simplement quelque chose d'additionnel. Son équivoque peut être rendue visible si l'on tient compte de la nuance entachée d'ambiguïté du terme français 'après' lorsque celui-ci se transforme dans une tournure de la langue en 'd'après'. L'allemand dit *nach den Umständen*, d'après les circonstances. *Nach Hause gehen*, c'est 'rentrer chez soi', vers la demeure d'où émane l'ayant-été : *wo Es war*, dit Freud, *soll Ich werden*. L'échéance 'sustentationnelle' est un gage engageant le sujet dans ce qui lui est échu, à la manière d'une dette qui est toujours remise à une date ultérieure.

Ainsi le 'legs échéant' est-il un mandat destiné à l'homme dans son rapport de division à l'égard de lui-même. Il est « le berger de l'être » laissé au risque de son histoire (*Geschichte*). Sa destination (*Geschichte*) ainsi que son cheminement 'échéant' demeurent dans la révélation de l'être appelé *inconscient*. L'homme est celui qui est mandaté (*geschichtlich*) par la commande (*geschick*) de l'inconscient. Ce mandat prend son origine dans la pré-destination (*Geschichtlichkeit*) ou ce que l'on appelle communément l'histoire du sujet.

§ *La sustentation chez l'homme aux loups*

Freud introduit une distinction entre le refoulement dit originaire et le refoulement 'sustentationnel'. « Comme je l'ai exposé ailleurs, précise Freud, la plupart des refoulements auxquels nous avons affaire dans le travail thérapeutique sont des cas de refoulement après coup (*Nachdrängung*). Ils présupposent qu'auparavant des refoulements originaires aient été accomplis, qui exercent sur

la nouvelle situation leur influence attractive»²⁰. Dès lors, le refoulement dit originaire aurait trait à nos présuppositions. Le caractère sustentationnel du refoulement pourrait, en effet, reléguer l'existence du refoulement originaire à la mythologie analytique. Nous connaissons par ailleurs la polémique qui opposa Lacan à ses élèves, J. Laplanche et S. Leclerc, à ce propos. Ces derniers, dans une réflexion théorique s'étaient efforcés d'établir un fondement discursif afin de démontrer la genèse du refoulement originaire.

Il est à noter que le terme de refoulement en français connote d'emblée le caractère d'après coup de ce concept. Le préfixe 're-' introduit la même nuance que dans pousser (*trieben*) et repousser (*verdrängen*). L'étude du rapport entre la pulsion (*Trieb*) et le refoulement (*Verdrängung*) ne peut entrer ici dans nos intentions. Qu'il nous suffise de rappeler que le concept du 'dé-poser', que nous avons mis en avant en tant que figure rhétorique fondamentale de l'inconscient peut nous affranchir de la question de l'existence du refoulement originaire. Car le dé-poser de l'inconscient désigne ce principe fondamental suivant lequel le refoulement est toujours le retour du refoulé, c'est-à-dire qu'il a toujours déjà le caractère sustentationnel. Le dé-poser est un écart radical eu égard à toute tentative d'établir une quelconque génétique en la matière de l'inconscient.

Dans l'article sur le dé-poser de l'inconscient, nous nous sommes efforcés de démontrer que toute recherche afin de trouver une origine préhistorique de l'inconscient s'inscrit dans la droite ligne de la pensée métaphysique, caractérisée par le mythe platonicien de la caverne. Nous sommes également arrivés à la conclusion suivant laquelle la découverte de l'inconscient constitue la rupture radicale avec une telle tradition. Ce que nous avons alors appelé 'équivoque freudienne' prend son sens dans l'oscillation de Freud entre sa découverte historique et le résidu de la pensée métaphysique, contenu dans ses articulations discursives. Il en témoigne *l'homme aux loups* dans lequel il revient à la question d'origine de la « névrose obsessionnelle » de son patient en tant qu'évolution logique, selon lui, de sa « névrose » infantile. Mais nous savons aujourd'hui qu'il s'agissait probablement d'une psychose.

Dans *l'homme aux loups*, Freud entreprend à plusieurs reprises la discussion concernant la sustentation des fantasmes inconscients. La question est de savoir comment un événement tel que l'observation du coït à *tergo* des parents à l'âge d'un an et demi peut avoir une empreinte si importante dans la névrose du patient. « [...] en premier lieu, écrit Freud, un enfant, à l'âge tendre de 1 an 1/2, est-il capable de recueillir des perceptions relatives à un processus aussi

²⁰ S.Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, PUF, 1986, 10.

compliqué et de les conserver si fidèlement dans son inconscient »²¹? Evoquant le phénomène sustentationnel du fonctionnement de l'inconscient, Freud oriente son interrogation vers la question de savoir s'il est « possible à une élaboration différée [*nachträglich*] des impressions ainsi reçues de se produire et de se frayer un chemin jusqu'à la compréhension à l'âge de 4 ans »²²?

Nous savons que le bien-fondé de la réalité des souvenirs est un mode de questionnement qui n'arrête pas pour autant l'attention de l'analyste menant une cure. De même, l'analyste est amené à faire abstraction du contenu 'réel' des souvenirs afin de faire advenir leur sens et signification, lesquels *n'existent* que dans la mesure où ils font partie de l'histoire du sujet. Ici l'histoire ne se rapporte pas forcément aux événements réellement vécus. Elle ne se réfère pas non plus à une élaboration imaginaire de la part du sujet. La psychanalyse opère une véritable *réduction phénoménologique* qui consiste en la *mise entre parenthèses* de la réalité des souvenirs et événements. « Ces souvenirs, écrit Freud, auparavant inconscients n'ont pas même toujours besoin d'être vrais, ils peuvent l'être, mais ils sont souvent déformés, contraires à la vérité, parsemés d'éléments imaginaires, tout à fait à la manière de ce que nous nommons les souvenirs-écrans spontanément conservés »²³. Cependant, dans un cas comme celui de l'homme aux loups, Freud s'intéresse tout particulièrement à la réalité d'un tel souvenir infantile. Mais il fait entrer en ligne de compte le phénomène de sustentation qui se serait avéré opérant dans le rêve des loups à l'âge de quatre ans. Pour lui, même si cet événement n'a pas eu lieu *stricto sensu*, il dut être déduit de l'accouplement des animaux, notamment des chiens. Commentant la couleur blanche des loups, Freud écrit : « ce trait en lui-même peu essentiel, mais fortement souligné dans le récit du rêveur, doit son intensité à une ample fusion d'éléments empruntés à toutes les stratifications du matériel. Il combine des détails accessoires émanés des autres sources du rêve avec une partie significative de la scène primitive. Cette dernière détermination, poursuit Freud, provient sans doute du blanc du linge de lit et du linge de corps des parents, auquel s'ajoute le blanc des troupeaux de moutons et des chiens de berger, en tant qu'allusion à l'investigation sexuelle que l'enfant dut poursuivre sur les animaux. »²⁴.

Toutefois, Freud n'exclut guère la possibilité suivant laquelle ces événements de la vie du patient soient « des produits de son imagination, nés d'incitations

²¹ *Ibid.*

²² *Op.cit.*, p.361.

²³ S. Freud, *Extrait d'histoire d'une névrose infantile*, in *Cinq psychanalyses*, déjà cité, p.359.

²⁴ *Op.cit.*, p.355.

datant du temps de sa maturité »²⁵. Là, nous semblons être loin de la réduction phénoménologique de l'analyste à laquelle nous avons fait allusion. Mais Freud nous confirme à nouveau cette règle fondamentale : « Il faut, dit-il, bien l'avouer, si une telle conception de ces scènes infantiles est la conception exacte, rien ne sera d'abord changé à l'exercice de l'analyste. Le névrosé a, en effet, la fâcheuse particularité de détourner du présent son intérêt et de la rattacher à ces formations substitutives régressives, produits de son imagination »²⁶.

Nous voyons là l'oscillation de Freud entre l'importance qu'il est tenté d'attacher à la réalité de la scène infantile en question et sa mise entre parenthèses. Ainsi l'intérêt primordial de Freud concernant la question de la réalité vécue de la scène primitive de l'homme aux loups, semble prendre l'avantage sur son questionnement relatif à la fonction sustentationnelle des pensées inconscientes, c'est-à-dire des souvenirs.

La question qui se pose, est de savoir si nous sommes à même de ramener la structure de l'inconscient aux données événementielles de la vie du sujet. Une telle conception mettra en question la véracité du concept de sustentation comme l'élément essentiel du fonctionnement inconscient. Tout dépendra de ce que l'on suppose derrière un tel concept. Si nous considérons la sustentation comme un des éléments du travail de l'inconscient n'intervenant que pour déformer un élément déjà vécu réellement dans le passé, nous donnerions alors la priorité à la réalité de l'événement lui-même plutôt qu'à la mise en avant du phénomène de sustentation. Mais si nous accordons à ce dernier le caractère d'un principe fondamental, nous en viendrons à bouleverser de fond en comble notre conception de la temporalité. En tout état de cause, il faudrait se garder de prendre le phénomène de sustentation pour une façon fortuite d'élaboration inconsciente qui ne ferait que déformer le mode initial de la manifestation des événements vécus par le sujet.

Dans ce cas, c'est la causalité psychique au sens linéaire et traditionnel qui persistera à manier et à orienter les fondements de notre pensée. Une telle conception serait, en effet, dans la droite ligne de la pensée métaphysique reposée sur le clivage sujet/objet. C'est pourtant à partir d'un concept tel que celui du legs échéant que nous parviendrions à écarter le mode de la pensée traditionnelle concevant le temps comme succession des moments. « Soyons catégoriques, écrit Lacan, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées

²⁵ *Op.cit.*, p.359.

²⁶ *op.cit.*, p.360. C'est nous qui soulignons.

en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que le constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présenter »²⁷.

La question est de savoir si le phénomène de sustentation est une élaboration déformatrice de la réalité vécue. Une telle déformation ne pourrait toutefois avoir un statut *ex nihilo*. L'imagination déformatrice ne pourrait venir de l'extérieur pour s'ajouter au souvenir. Freud nous démontre la distinction entre une quelconque fonction imaginaire additionnelle et l'élaboration sustentationnelle de l'inconscient. Car le contenu déformateur ou additionnel ne peut qu'émaner de l'histoire du sujet et ne fait que renforcer notre approche de la structure intrinsèque de l'inconscient. Lorsque l'on parle d'événement réellement vécu, à quelle réalité fait-on allusion? Si elle est une entité vécue par le sujet, il sera vain de s'interroger sur sa provenance 'objective' ou 'extérieure'.

Seul le commerce intime de l'homme avec le monde rend possible son accès à ce qui constitue l'être de la chose. Doté de sa structure transcendantale, l'être humain ne fait qu'un avec le monde, lequel lui est *toujours-déjà* accessible. Même la formation spécifique du rêve, supposée déformer la réalité extérieure, reste fidèle à la dimension ontologique du monde. Ce qui donne l'impression que le rêve déforme la réalité, provient de notre manière habituelle de prendre le monde pour une entité désertée d'homme. S'il est vrai que le rêve parle la parole inconsciente, qu'il a partie liée à la parole nominatrice, il faudra alors convenir que même dans l'activité onirique, c'est toujours l'être de la chose qui est nommé. Autrement le rêve relèverait d'une dimension arbitraire qui déformerait l'être même de la chose et aurait trait à l'incohérence et à l'incongruité. La découverte freudienne de la formation du rêve n'est-elle pas la preuve du contraire? Freud nous a en effet dévoilé la logique, i.e. le Logos de la parole inconsciente du rêve. Le rêve ne fait que mettre en exergue le legs du Logos pour autant qu'il laisse la chose advenir dans la parole. C'est le pouvoir-être inhérent à l'homme d'être toujours-déjà dans la proximité de la chose, pouvoir lui octroyant également la possibilité de sa déviance sous forme d'hallucination, d'erreur ou de méprise.

²⁷ J. Lacan, *Écrits*, Editions du Seuil, 1976, p.266.